La légende de Saint Alexis en Allemagne

Charles Joret



Crcer

LA LÉGENDE

DE

SAINT ALEXIS

EN ALLEMAGNE

PAR

CHARLES JORET

Professeur à la Faculté des Lettres d'Aix.



C.
PARIS

LIBRAIRIE F. VIEWEG

67, RUE RICHELIEU, 67

—

1881

Les pages qui suivent, résumé d'un travail fait, il y a plus de onze ans, pour la conférence de langues romanes à l'École des hautes études, devaient prendre place dans la *Vie de saint Alexis* publiée par M. G. Paris et dont un volume a paru en 1872; comme cet ouvrage, interrompu depuis lors, ne sera pas définitivement continué, j'ai accepté avec reconnaissance l'hospitalité que m'offraient pour mon étude les *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, moins sans doute pour ce qu'elle peut présenter d'intérêt, que parce qu'elle rappelle ma collaboration aux travaux d'une école dont je m'honore d'avoir fait partie, et qu'elle est le seul monument d'un genre de recherches qui n'y est plus représenté (1).

(1) En 1873, M. G. Paris avait institué une conférence d'anglo-saxon, dont il n'est resté que le souvenir reconnaissant de ceux qui y ont pris part.

LA LÉGENDE

DE

SAINT ALEXIS

EN ALLEMAGNE

Il y a peu de légendes du moyen âge qui aient joui d'une aussi grande faveur que celle de saint Alexis; écrite successivement en latin, en français, en grec, en syriaque, en provençal, remaniée à plusieurs reprises en italien, traduite plus tard en anglais, en espagnol, la seule langue allemande nous en offre onze versions différentes, huit en vers et trois en prose (1). Les trois dernières n'ont d'autre intérêt pour nous que de nous montrer le charme que la vie merveilleuse du saint semble avoir exercé jusqu'à l'époque de la Réforme sur les imaginations allemandes; et je me bornerai à faire remarquer que, dans la dernière de toutes et la plus courte, la légende est réduite aux proportions et à la forme de l'apologue : « La pauvreté et l'humilité mènent au ciel; » telle est, en effet, la vérité, je devrais dire la morale, que l'auteur a voulu, grâce à cette légende, mettre en évidence.

J'arrive aux huit versions en vers. Ces versions, que je désignerai avec l'éditeur allemand (2) par les huit premières lettres de l'alphabet, sont de longueur et de mérite bien différents. On se fera une idée de leur différence de longueur quand on saura que la version H, la dernière du recueil de Massmann, n'a que 437 vers, tandis que la version F en a 1526. Les autres versions ont : G, 430 vers; C, 454; B, 522; E, 1046; A, 1148-1154, et D, 1360.

(1) Voir, pour l'étude générale de la légende, l'avant-propos de la *Vie de saint Alexis*, par M. G. Paris, in-8°, 1872 (VIIe fascicule de la Bibliothèque de l'École des hautes études), et la *Vie de saint Alexis en vers octosyllabiques* (*Romania*, t. VIII, 563), par le même.

(2) Hans Ferd. Massmann. — *Sanct Alexius Leben in acht gereimten mittelhochdeutschen Behandlungen*. Quedl. und Leipzig, in-8°, 1843.

Quant au mérite relatif de ces diverses versions, il conviendra plutôt d'en parler après les avoir comparées entre elles; il suffira pour le moment de remarquer un caractère qui les distingue, je crois, des remaniements dont la légende de saint Alexis a été l'objet en France : c'est que les derniers auteurs, au lieu de chercher à renchérir sur leurs devanciers, se sont bornés le plus souvent à reproduire les traits principaux de la légende; ainsi les deux versions G et H, qui sont les plus récentes, sont aussi les plus courtes; il n'y a d'exception que pour la version F, dont l'auteur a développé outre mesure, comme nous le verrons, certains événements de la vie du saint.

Nous connaissons les noms des auteurs de trois de ces versions; deux, Jörg Breining et Jörg Zobel, sont fort obscurs; le troisième, Konrad de Würzbourg, un des poètes les plus féconds du treizième siècle, prend place dans l'histoire littéraire presque immédiatement après Wolfram d'Eschenbach et Gottfried de Strasbourg, et peu au-dessous d'Hartmann von der Aue. Comme ce dernier, Konrad est à la fois un poète religieux et profane. On a de lui une *Guerre de Troie*, qui a le défaut d'être un peu longue et inachevée; mais avant de la composer, Konrad s'était fait rajeunisseur de légendes; et, outre celle de saint Alexis, il avait écrit une *Vie de la Sainte Famille*, un *Saint Silvestre*, le *Salaire du Monde (der Welt Lohn)*, la *Forge d'or (die goldene Schmiede)*, et plusieurs autres poèmes d'un caractère surtout religieux et moral.

En signant, en quelque sorte, la version qu'il nous a laissée de la vie de saint Alexis, Jörg Breining en a donné (v. 436) la date :

« *Do man zalt acht und achtzig jar* » (¹).

Breining vivait au xvᵉ siècle, sa version est donc de 1488. Celle de Jörg Zobel, dont le manuscrit porte, d'après Massmann, la date de 1455, a dû être écrite aussi dans le même siècle, et sans doute dans sa première moitié. Konrad de Wurzbourg est mort en 1287, et l'on sait qu'il florissait entre 1260 et 1280; c'est donc à cette époque qu'il faut rapporter la version qu'il nous a donnée. Mais quel âge faut-il attribuer aux autres versions? Massmann admet que les versions E et F, la cinquième et la sixième de son recueil, sont du xivᵉ siècle; et elles semblent bien se rapporter, par la langue et par le style, — si l'on fait abstraction des nombreuses locutions en bas-allemand du copiste de E, — à une époque intermédiaire entre celles où ont été rédigées la version D de Konrad et les versions G et H, c'est-à-dire entre la seconde moitié du xiiiᵉ siècle et la première moitié du xvᵉ, par conséquent au

(¹) Alors qu'on comptait l'an quatre-vingt-huit.

XIVe siècle. Quant aux trois autres versions, Massmann suppose qu'elles sont antérieures à celle de Konrad, et cela paraît plus que vraisemblable, mais nous n'en avons aucune preuve certaine. Quoi qu'il en soit, ces versions paraissent être toutes trois du XIIIe siècle, et il me semble qu'on peut, sans crainte d'erreur, les rapporter à cette époque.

Les rédactions allemandes de la vie de saint Alexis ne sont point des œuvres originales; ce sont des traductions ou imitations plus ou moins heureuses de versions latines qui avaient été faites de la légende du saint. Massmann en a publié quatre, une en vers et trois en prose; deux, la version en vers et une en prose, n'ont aucun intérêt pour nous, n'étant que des remaniements postérieurs des deux autres; mais il n'en est pas de même de celles-ci, dans lesquelles ont puisé les auteurs allemands; et les différences principales qu'on peut signaler entre les huit versions allemandes viennent presque exclusivement du point de vue différent où se sont placés les auteurs des deux versions latines.

Ce qui distingue ces versions, que je désignerai par les lettres grecques α et β, c'est le rôle que leurs auteurs font jouer, ou l'influence qu'ils accordent à la fiancée d'Alexis. Un d'eux, plus ascétique ou plus sévère, la relègue au second plan; l'autre, plus tendre ou plus poétique, ne perd aucune occasion de la mettre en évidence; de là les longs entretiens dans la chambre nuptiale avant le départ d'Alexis, de là ce mouvement d'amour ou de tendresse qui porte le saint, longtemps après sa mort et déjà dans le tombeau, à faire place à sa fiancée qu'on dépose près de lui; de là surtout le rôle capital joué par Adriatica — c'est le nom de la fiancée d'Alexis, — au moment solennel où celui-ci, qui vient de mourir, va livrer la lettre qui contient le secret de sa vie. Suivant l'un des auteurs, — celui de la version β, — c'est au pape que le mort donne la lettre; suivant l'autre, il la lui refuse, mais la laisse prendre, ou plutôt la présente à sa fiancée.

Je n'essaierai pas de décider lequel de ces deux traits est plus conforme à l'esprit primitif de la légende; mais l'auteur de la version allemande A, la plus complète et probablement la plus ancienne, a suivi cette dernière tradition; elle se retrouve aussi dans la version H, qui est un remaniement manifeste de A, et dans la version B, qui en diffère à tant d'autres égards; dans les cinq autres versions C, D, E, F, G, c'est au pape, au contraire, qu'Alexis remet la lettre.

Il serait intéressant de connaître l'âge relatif et l'époque absolue de la rédaction des deux versions latines; Massmann (p. 37) suppose qu'elles sont du XIIe siècle; ce qui est certain, c'est qu'elles sont antérieures aux plus anciennes versions allemandes, et qu'elles

étaient connues toutes deux en Allemagne au moment où celles-ci ont été rédigées. Ce qui fait même la valeur et l'originalité de la version A, c'est que l'auteur a puisé dans les deux versions latines; les auteurs des versions C, D, E, G, au contraire, ont puisé surtout dans la version latine β. C'est elle seule aussi que les auteurs des anciennes versions françaises paraissent avoir connue. Quant aux versions B et F, les auteurs semblent, comme celui de A, avoir connu également les deux versions latines; mais on y rencontre aussi des traits, qui ne se trouvent ni dans α ni dans β, et qui donnent à ces versions un caractère particulier. Reste H, mais cette version n'est point un remaniement des versions latines, et l'auteur, Breining, s'est, comme je l'ai déjà dit, borné à reproduire les principaux traits de la première rédaction allemande.

D'après ce qui précède, on peut diviser les versions allemandes en trois groupes : dans le premier, prennent place les versions A et H, issues de α et de β; dans le troisième, les versions C, D, E, G, sorties de β (¹); dans le second enfin, les versions B et F, qui tout en renfermant des traits empruntés à α et à β, en contiennent aussi qu'on ne rencontre point dans ces textes.

Mais il est temps d'arriver à la comparaison de ces diverses versions. Pour rendre cette comparaison plus facile et moins ennuyeuse, je me bornerai à rapprocher, en les traduisant, les traits principaux de la légende, tels que les donnent les huit versions.

Trois versions, B, E, G, entrent immédiatement en matière; ainsi l'avait fait d'ailleurs l'auteur de la rédaction latine β; cinq autres, A, C, D, F et H, font précéder leur récit — comme l'avait fait d'ailleurs l'auteur de la rédaction latine α — d'un préambule, qui, dans D, n'a pas moins de 56 vers. On reconnaît là le goût de Konrad de Wurzbourg pour les réflexions. De ces cinq prologues, je traduirai celui de C, qui ne manque pas d'une certaine originalité.

« Une fleur céleste nous a été envoyée — par le monde en tout pays, — objet d'admiration et d'enseignement — et aussi de grand honneur — pour tous les enfants de Dieu. — Ils y peuvent trouver — trois choses, que toute fleur a — de nature, partout où elle croît. — La fleur a un doux parfum; — son éclat brille de jour; — son fruit procure mainte chose utile. — Mais remarquez ceci. Qui la veut connaître, — doit en comprendre l'origine, — pénétrer le milieu; — alors il trouve en sa fin un fruit. — Ce fruit est la plénitude de toutes choses. — Ainsi j'ai trouvé cette fleur, en toute vérité et sans illusion. »

Alexis était de haute naissance. La rédaction α ne s'était pas fait faute d'insister longuement sur ce point; l'auteur de la version

(¹) L'auteur de G a emprunté à β les traits principaux de son récit, mais il semble avoir tiré de α, comme nous le verrons, quelques traits secondaires.

A l'a imitée, en l'amplifiant, et il n'a pas consacré moins de 114 vers pour nous dire quels étaient les ancêtres d'Alexis, quel son père et sa mère, comment ils vivaient. Voici ce qu'il raconte je traduis vers par vers (1) :

Il y avait à Rome établi — un seigneur bien pourvu — d'honneurs et de biens — et prêt à toutes les vertus. — Il était issu vraiment — de famille princière; — les Scipions étaient ses ancêtres. — Remarquez ce que je vous dis, — c'était l'homme de plus haut prix, que le monde eût jamais eu. — Il s'appelait Eufémien — et était bien connu dans l'empire romain. — En ce temps portait la couronne — fort sagement Théodose, — qui gouverna l'empire avec honneur, — et vécut de longs jours. — Il avait cet homme en telle amitié — qu'il le prit pour parrain, — ainsi que son frère Arsénius. — Ils tinrent son fils Honorius — sur les fonts de baptême, selon la loi chrétienne. — Que dirai-je de plus? — Arsénius était un homme de bien; — il se défit de tout — ce qu'il pouvait avoir en ce monde; — pour l'amour de Dieu il se condamna à une vie de privation. — Il s'établit dans une forêt, et y oublia le monde. — Il fut ermite jusqu'à sa mort. — Après cette grande peine, — Dieu lui donna en récompense la couronne céleste. — Eufémieu, le noble Romain, — de qui parle ce récit, — était plein de compassion: — il le montra bien souvent — à de nombreux pauvres. — D'eux il avait grand'pitié. — C'était l'habitude dans sa maison — que tous les jours on tint — table ouverte aux pauvres pendant trois heures; — que ce fût chair ou poisson, — on en donnait à suffisance — aux pauvres, qu'ils fussent orphelins ou veuves, — pour qu'ils se conduisissent bien. — D'où que vinssent pèlerins — par terre ou par mer, — c'est là qu'ils se dirigeaient. — Mais quand venait l'heure de nonne, — il recevait chez lui les clercs, — qui prenaient place à sa table, — et mangeaient son pain avec lui. — Telle était tous les jours sa coutume — (par là il s'abrégeait le temps), — et il la conserva jusqu'à sa mort. — Cela lui servit contre les peines d'enfer. — Ce seigneur cependant n'avait point de femme. — En ce temps-là se consultèrent — l'empereur et le sénat. — Le livre nous dit donc — qu'ils lui commandèrent au nom de l'empire — qu'il prît en mariage — une femme qui lui convînt, — et qu'il voulût bien avoir. — Il leur obéit par déférence. — Il tourna son cœur — vers une vierge plaisante, — pleine d'obéissance envers son père. — Celui-ci s'appelait Jean et était prince, — comme je l'ai lu dans le livre. — Sa fille avait nom Aglaé, — rarement elle s'abstint — de ce qui était à l'honneur de Dieu, — et elle cherchait même à l'augmenter. — Eufémien la prit pour femme. — Elle convenait bien pour faire le salut — de son corps et de son âme. — C'était une femme vertueuse. — Il la prit dans la crainte de Dieu. — Eufémien s'attendait à ce qu'il comblât — son bonheur par un héritier. — Cela lui fut longtemps refusé; — aussi il se mit à s'attrister, — lui et tous ses hommes. »

J'éprouve le besoin de m'arrêter, et je n'ai pas le courage de suivre l'auteur dans la description des prières et des jeûnes que s'imposent Eufémien et sa femme. Par bonheur leurs vœux ne furent point stériles. « Dame Aglaé, » dit le narrateur au vers 140, « devint grosse — d'un fils qu'elle mit ensuite au monde; — il fut » la joie de tous, jeunes et vieux. »

Les auteurs des autres versions ont raconté les événements qui

(1) A, v. 13.

*

précèdent la naissance d'Alexis plus brièvement; cela tient à ce qu'ils se sont inspirés de la rédaction latine β, ou à ce qu'ils ont abrégé la version allemande A. Ainsi l'auteur de F, la plus longue des huit versions, n'a employé que 21 vers (24-45) pour nous mettre au courant de l'histoire de la famille d'Alexis; dans B, 47 vers sont consacrés au même sujet; dans C, 22; dans D, 65; dans G, 35; dans H, 30. E se rapproche ici de la prolixité de A; cette version n'emploie pas moins de 100 vers pour nous conduire jusqu'à la naissance du saint. C'est que l'auteur se complaît dans des réflexions morales assez étrangères à son sujet; mais il ne sait rien des ancêtres d'Eufémien, ni de son frère Arsénius, ni d'Honorius, dont les autres versions ne parlent pas davantage (¹).

Mais ce que nous trouvons indistinctement dans toutes les versions allemandes, c'est le tableau de la richesse d'Eufémien. Cet accord ne doit pas nous surprendre; il existait déjà entre les versions latines α et β, tandis que α seul parle d'Arsénius et de l'empereur Honorius. A quelque source qu'ils aient puisé, les auteurs allemands n'ont donc eu qu'à développer ou à reproduire ce qu'ils trouvaient à ce sujet dans ces versions.

Voici comment, au vers 113, en parle l'auteur de A, qui paraît en cette circonstance traduire à la fois α et β :

« De serviteurs il en avait assez et beaucoup; — trois mille hommes, qui portaient chacun — des robes de soie reçues de sa main. — Il n'y avait rien à y redire. — Aux ceintures étaient des galons précieux. — Ils étaient bienséants en paroles — et obéissants à leur maître. — Ses gens étaient plaisants à voir. — Rien ne manquait à sa cour; — d'étoffes de soie, de velours ou de singlaton — étaient vêtus écuyers tranchants et échansons — et mainte servante accorte. — Ils se mirent à supplier Dieu. »

Je l'ai déjà dit, leurs prières furent exaucées. « Alors, » continue le narrateur, vers 144, « fut chantée à Dieu force louange; — » jeunes et vieux le firent. » Enfin Alexis vint au monde. Après sa naissance, poursuit l'auteur de A, vers 157, « l'enfant fut porté au » baptême, — comme son père l'avait décidé. — Le pape d'alors » se nommait Siricius; — et volontiers — il baptisa l'enfant de sa » propre main, — et fut appelé son parrain. — Il lui donna nom » Alexis. — Ce nom est bien connu — devant Dieu au royaume du » ciel. — Dieu nous rende égaux à lui ! »

Tel est le récit de A, qui ne fait ici que traduire presque mot pour mot α. On ne trouve rien de semblable dans β, pas plus que dans les versions allemandes B, C, D, E, F, G. H, presque toujours

(¹) L'auteur de H cependant cite le nom d'Honorius, qu'il a évidemment pris dans A; et l'auteur de G fait d'Eufémien un serviteur d'Arcadius. Il y a ici une confusion manifeste.

d'accord avec A, fait aussi baptiser Alexis par le pape, mais sans nommer ce dernier.

Mais revenons à la vie du saint. Les rédactions latines α et β parlent l'une et l'autre, quoique assez brièvement, de son éducation; nous devons donc nous attendre à trouver les versions allemandes à peu près d'accord sur ce point: elles présentent aussi cependant quelques différences. A a reproduit ici évidemment la rédaction α; B, E, G, et, il va sans dire, H ont suivi α, ou ont remanié tout simplement le récit de A; C, D, E, au contraire, ont puisé, ici comme toujours, dans β. Voici ce que nous dit A [1]:

« L'enfant grandit avec honneur. — On commença à lui apprendre ses lettres, — quand il fut arrivé à l'âge de sept ans. »

Cette circonstance de l'âge est caractéristique; β, C, D et E ne le connaissent pas, et c'est un des traits qui m'ont permis d'établir la classification que j'ai faite des légendes [2]. Mais je continue de traduire le récit de A :

« Il apprit la sainte écriture — l'ancienne et la nouvelle loi, — et comment il faut garder — les commandements tels qu'ils sont écrits. — De cela, enfant, il s'occupa. — Quand il eut douze ans, — on le retira de l'école, — on lui apprit à faire acte de chevalier, à lancer à force de bras l'épieu, — et à combattre avec le bouclier. — Jeune homme, il était véridique, — il aimait Dieu et la vérité; — tous les vices lui furent odieux, — tout le temps qu'il vécut; — il aspirait à la faveur divine. — Il resta à la cour de l'empereur, — jusqu'à sa vingtième année. »

On pourra juger de la différence d'inspiration des divers auteurs allemands, en comparant au passage de A que je viens de traduire le récit de Konrad de Wurzbourg [3]:

« Le noble et brillant — fut envoyé à l'école, — et encore tout enfant, — il fut bientôt pourvu de tant de raison — que dans la science divine — il devint démesurément sage. — D'un juste éloge — est parée sa pure jeunesse. — C'était un miroir de maintes vertus — et une fleur de tout honneur. — Qui pourrait avec gloire — approfondir sa vie sublime ? — Dieu lui avait donné le désir — des choses surnaturelles; — au digne jeune homme — toute chose honteuse était en horreur. »

Et le bon Konrad continue encore pendant quinze vers sur ce ton. Nous le laisserons dire pour poursuivre la légende du saint. Voici ce que je trouve dans A [4]:

« Alors le père commença à songer — et à penser à une vierge — qu'il prît à femme, — et qui convînt à son corps. — Alors était établi dans la ville — un seigneur bien puissant, — Grégoire était son nom, — nom connu au loin, — noble Romain, — la légende le dit, — issu de Fabricius, — qui vainquit

[1] v. 167. — [2] L'auteur de B, par erreur sans doute, a mis six ans à la place de sept. — [3] D, v. 130. — [4] v. 187.



Pyrrhus, — lui prit force or et argent, — et lui enleva tout honneur. — De sa race était Grégoire, — le livre nous le dit ainsi. — Il avait pour fille une vierge fort belle : — elle ne fut pas refusée à Alexis, — elle lui fut donnée pour femme, — objet de consolation pour son corps. — Dans l'église de saint Boniface — elle fut conduite près de lui : — la bénédiction leur fut donnée à tous deux ; — alors se fit le mariage. — Adriatica avait nom la belle vierge, — qui depuis soupira bien après lui. »

Puis vient la description assez insignifiante des noces. Les circonstances principales de ce récit sont, comme toujours, tirées de α, où il est fait toutefois avec plus d'ordre et de clarté. L'auteur de β ne sait rien de la famille d'Adriatica, et il ne la nomme elle-même que par hasard et presque à la fin de la légende. H, par extraordinaire, diffère ici de A, en ce que la fiancée d'Alexis y porte le nom de Sabina. Les autres versions allemandes ne parlent pas ici, plus que β, d'Adriatica, encore moins de Fabricius. L'auteur de F, qui sait tant de choses, mais qui ne paraît avoir connu pour cette partie de son récit ni α, ni A, nous dit que la fiancée d'Alexis était la fille d'un puissant empereur ; il y a ici évidemment erreur.

Mais il est temps d'arriver au moment solennel où Alexis et Adriatica se trouvent seuls en présence. Voici ce que je trouve dans A (¹) :

« Eufémien s'arrangea aussitôt — avec le camérier — afin que le lit fût préparé. — Il dit aux enfants d'aller dormir. — Cela fut vite fait. — Alexis ne différa pas davantage, — il alla à sa chambre — avec sa fiancée. — Quand la chambre fut fermée, — le jeune homme enhardi — regarda sa fiancée. — La lumière brillait devant eux. — Alexis songea — à ce que dit Grégoire : — « Si » nous voulions considérer, — comme nous le devrions justement, — quelle » grâce est prête pour nous au ciel, — les biens terrestres nous paraîtraient » comme du fumier, — et en comparaison des choses du ciel, — celles d'ici-» bas, comme du vent. » — Il leva les yeux aussitôt, — et dit : « Vois, Adria-» tica, — cette lumière brille ici devant nous ; — pourtant son éclat va bientôt » s'effacer ; — quelque vif qu'il brille, — bien vite il disparaîtra. — Ainsi il en » est du monde. — Soyez jeunes ou vieux, il nous faut devenir fumier — en fin » de compte sur terre, — comme sir Job l'a dit : — « L'homme n'est qu'une » » ombre, — qui doit céder bien vite à la puissance du brillant soleil, — qu'une » » pauvre fleur, — à laquelle promptement est enlevée son éclat — et sa » » brillante couleur rouge. — Ainsi fait à l'homme la mort ; — quiconque » » aujourd'hui est brillant et beau — demain sera décoloré et semblable à la » » terre. — Ainsi passent les riches du monde. » — De cette pensée nous » devons nourrir notre âme — et la préserver des attaques du démon, — dans » une vie chaste, — afin que l'impure convoitise — ne nous atteigne pas de » son feu. — Femme, aies-en soin comme moi. » Ici finit son discours. — Il tira de sa main un rouge anneau d'or, — et dit : « Que ceci soit à toi ; — maintenant, » séparons-nous, — et que Dieu nous donne heur à tous deux. » — Sa fiancée le regarda tendrement, et bien tendrement dit : — « Seigneur, que Dieu » daigne prendre soin de toi — par voies et par chemins ; — je te promets » aussi en cette heure — que jamais ne me sera connu — désormais le lit

(¹) v. 226.

« d'aucun homme. » — Sans force elle s'assit; — il s'éloigna de sa femme; — son chagrin à elle s'augmenta — de cette douloureuse séparation. — Un païen en eût eu pitié, — s'il en avait été témoin. »

Ce récit et cet entretien ne sont que le développement de ce qu'on lit dans α; dans β, le récit est singulièrement abrégé, et l'entretien, plutôt indiqué que rapporté, se réduit à deux lignes; les différences se reproduisent dans les versions allemandes. C et E racontent en quelques vers la séparation d'Alexis et de sa fiancée, et, comme β, n'offrent rien d'analogue à l'entretien que je viens de traduire. L'auteur de D, Konrad de Wurzbourg, s'est répandu en longues réflexions; mais il ne nous rapporte que quelques paroles d'adieu, adressées par Alexis à sa fiancée. H est encore ici l'abrégé fidèle de A. B s'en est aussi probablement inspiré, s'il n'a point puisé directement dans α. L'on trouve dans G quelques traits qui semblent également avoir été empruntés à α ou à A. Quant à F, l'auteur aura sans doute aussi puisé à la même source; mais cet écrivain, qui raconte si longuement l'éducation d'Alexis, qui en fait débattre le plan entre son père et sa mère, qui appuie successivement ses dires de l'exemple d'Ève (v. 173), d'Adam (id.), de Nabuchodonosor (v. 63), de Daniel (v. 67), de saint Jean (v. 222), qui fait projeter de si loin à Eufémien le mariage de son fils, et, à ce propos, nous raconte (v. 355) l'histoire de Noé, — à l'un des fils duquel il donne le nom de Ruben (v. 366), — qui rappelle le *Vanitas vanitatum* du « sage » Salomon au milieu de sa longue description des noces d'Alexis, fait aussi tenir à ce dernier (v. 528-545) un assez long discours à sa fiancée. Ce discours, bien différent de ce que nous trouvons dans A, est d'ailleurs suivi d'une réplique d'Adriatica, à laquelle répond à son tour Alexis; et ce n'est qu'au vers 623 que le saint prend son bourdon et s'éloigne. On le voit, la version F a un caractère tout particulier, et sur lequel je reviendrai; c'est celui d'une plus grande liberté, sinon d'une plus grande originalité d'invention.

Nous avons laissé Alexis au moment où, quittant sa fiancée, il part pour son exil volontaire. Cette partie du récit est une de celles où les deux rédactions latines diffèrent le plus. Tandis que l'auteur de α, en effet, après avoir conduit le saint à Pise, — où il s'empresse de changer de vêtements et de se rendre méconnaissable, — nous fait le tableau du désespoir de son père et de sa mère, puis continue le récit des longues pérégrinations d'Alexis de Pise à Jérusalem, de Jérusalem à Lucques, d'où il s'enfuit pour échapper à la vénération du peuple et d'où il revient malgré lui à Rome; l'auteur de β le fait aller tout d'abord (en traversant toutefois Laodice) à Edesse; après quoi il nous raconte les recherches infructueuses des serviteurs envoyés après Alexis, et la douleur de sa mère (dont il

avait, ce semble, oublié de parler), et la résignation de sa fiancée. Enfin, il revient à l'histoire du saint, qu'il nous montre quittant brusquement Édesse, où une image vénérée a révélé sa sainteté et sa présence, pour aller s'embarquer à Laodice, et se rendre de là à Tarse, projet rendu vain par la Providence, qui le conduit à Rome. C'est ce que disent aussi les anciennes versions françaises.

Nous voyons donc par ce court résumé avec quelle fidélité elles ont suivi la rédaction β; quant à l'auteur de la version allemande A, il a suivi α dans tout ce qui concerne les *erreurs* d'Alexis, mais il a pris dans β, en le traduisant presque mot pour mot, le tableau animé du désespoir de sa mère et de la douce résignation de sa fiancée. Le passage emprunté est touchant, mais l'emprunt trahit une espèce de maladresse dans la manière de procéder du poète. Il était naturel qu'on nous montrât la fiancée d'Alexis lui promettant une fidélité éternelle; les auteurs des deux rédactions latines n'y ont pas manqué; dans α, c'est dans la chambre nuptiale et à Alexis lui-même qu'Adriatica fait cette promesse; dans β, c'est après le départ de son fiancé et à son beau-père qu'elle la fait. Lequel des deux moments est le mieux choisi? Peu importe, sans doute; mais il semble qu'une seule promesse devait suffire. L'auteur de A n'a pas été de cet avis, ou plutôt il n'a pas su éviter l'inconvénient de suivre à la fois deux versions différentes. Déjà, dans le tableau de la richesse d'Eufémien, cette circonstance avait amené une confusion frappante; nous retrouvons ici quelque chose d'analogue, et qui nous permet de nous faire une idée du procédé du diacévaste; il avait suivi α dans le récit de la séparation d'Alexis et de sa fiancée; plus tard, trouvant dans β un passage touchant, il s'en empare, sans faire attention qu'il renferme un trait qu'il avait déjà employé (1).

Mais il est temps de laisser cette digression pour en venir au récit de A; j'en traduis les passages les plus saillants (2) :

« Quand les adieux eurent été faits, — il ne s'arrêta pas plus longtemps; — vers elle il s'inclina et s'éloigna alors — bien vite de la ville. — Il alla vers un vaisseau; — celui-ci le porta fort doucement vers la ville de Pise. — Écoutez ce qu'il fit. — Il entra dans la ville, — et, ôtant son noble vêtement, il le donna — à de pauvres gens, qu'il y trouva, — et se vêtit d'une mince souquenille. — Il voulait (comme il est écrit — dans l'évangile), — ce que Dieu dit lui-même en ces mots : — « Quiconque veut être mon disciple — et libérer son » âme — doit renoncer à lui-même — en public et en particulier. » — Dans la ville de Pise — s'arrêta le sage. — Il vécut de son travail; — il y souffrit maint chagrin. — Bien vite aussi le quitta — son brillant coloris; il devint pâle, — son visage blême et décoloré, — ses cheveux bouclés, rares, — et bien méconnaissable son corps, — comme si femme ne l'eût pas porté. — C'était ce qu'il désirait — et il l'obtint. »

(1) Cependant il ne faut pas oublier que cet emprunt n'a ici rien de choquant, et que l'auteur l'a su encadrer habilement dans son récit. — (2) v. 296.

« Maintenant revenant à notre récit, — (nous dirons) ce qui advint à sa fiancée, — qu'il avait laissée seule en sa chambre. — Là prit naissance un grand deuil. — Le matin venu, — le père appela près de lui ses amis; — il voulait saluer son fils — et sa douce bru. — Quand il entra dans la chambre, — il fut rassasié d'une grande douleur. — Il trouva la fiancée toute en larmes. — Le cœur lui battit aussitôt. — Il n'aperçut nulle part Alexis. — A la fiancée il dit : — « Où est mon fils que j'ai laissé près de toi? — Douleur et malheur à » jamais sur moi! » — Elle dit : « Il s'en est allé loin de moi, — et m'a laissée » seule ici. — Il m'a conseillé d'être chaste et m'a bien priée, — de vouloir » l'imiter; — puis il m'a donné cet anneau, — et m'a recommandée à Dieu. — » Ainsi s'est éloigné de moi mon bien-aimé. — Il m'en faudra toujours être » attristée. » — Le père s'écria alors à haute voix : — « Malheur à moi, misé» rable! malheur! — que ne suis-je jamais né! — Comment ai-je perdu mon » enfant, — qui était le miroir de nos yeux? » Ce fut miracle qu'il guérit — de la douleur impétueuse — à laquelle il se livrait tous les jours....

» La mère s'abandonne à une grande douleur : — « Qu'est devenu mon jour » brillant, ma joie et mon bonheur, — celui qui faisait la consolation de ma » race? » — Les serviteurs en eurent bien du malaise. — Bien grandes furent leurs plaintes à tous. — Les noces furent changées en douleur, — et le chagrin bien augmenté. »

Après une digression où l'auteur compare ce mariage attristé aux noces sanglantes de Jambrique (1), il poursuit ainsi (2):

« Le père reprit force; il alla alors trouver ses amis: — « Conseillez-moi, » amis et féaux — ce qu'il y a de mieux à faire. » — Ils lui conseillèrent en amis — d'envoyer des messagers courir — de pays en pays pour voir — si quelqu'un saurait — où s'en était allé Alexis, — dont l'absence attristait son cœur. — Les messagers partirent; — ils errèrent au près et au loin; — mais cela leur servit peu. — Il advint à deux d'entre eux — qu'arrivés à Pise — ils l'aperçurent. — Il était assis au milieu d'indigents, — qui souvent s'inclinaient vers les riches, — leur demandant leurs dons. — Là vinrent les deux serviteurs; — et ils lui offrirent leur aumône; — il reçut ainsi de la main de ses gens, — sans fausse honte, — il reçut son propre bien. — Son cœur s'en réjouit fort. — Il dit: aujourd'hui m'a donné bénédiction — la main de mes gens. — Il leur était bien inconnu, tant avait changé son corps et son vêtement, — et sa bouche, qui jadis brillait comme une rose. — Les deux serviteurs s'en allèrent, — et revinrent dire à leur maître — comment leur peine avait été perdue. — Les messagers lui dirent tous également : — « Nous avons parcouru toute » terre, — mais de lui n'avons rien appris. » — « Je m'en plaindrai éternelle» ment à Dieu, — dit Eufémien, de l'avoir ainsi perdu. »

Les deux derniers vers auxquels rien ne correspond dans α servent en quelque sorte de transition à l'auteur pour arriver au passage qu'il a emprunté à la rédaction latine β. Voici ce passage (3) :

« Écoutez maintenant ce que fit la mère : — elle prit un sac et en ce lieu — l'étendit sur le sol; — « De cette place je ne m'éloignerai pas — que je n'aie » appris quelque chose de lui. » — Et vite elle s'assit dessus. — Sa bru dit : « Voici ce qui me vient à l'esprit : — je veux faire comme la tourterelle, — » quand elle a perdu son époux; — elle n'en choisit aucun autre, — attendant

(1) Macch. IX, 36-41. — (2) A, v. 377. — (3) A, v. 417.

» que son compagnon revienne. » Elle s'assit près de sa belle-mère : — « Je » veux (dit-elle) à tes côtés — attendre mon compagnon. »

On ne trouve point de digression pareille dans α; après avoir parlé assez brièvement des recherches infructueuses des envoyés d'Enfémien, l'auteur continue aussitôt le récit de la vie d'Alexis à l'étranger. Revenons-y à notre tour. Pour cette partie de la légende, le rédacteur de A a suivi la version α; il y mêle toutefois, de temps en temps, quelques traits empruntés à β (1).

« Laissons là ce discours, — et disons ce qui advint à Alexis. — Il s'en alla de Pise par mer. — Vers Laodice il se dirigea, — puis vers Édesse, — qui était une ville plaisante. — Là il s'assit au milieu des pauvres. — Aucun jour il n'oublia — de recevoir le corps de Dieu et son sang, — comme le fait encore maint homme de bien (2). — Il travaillait de ses mains, — il ne les laissait point oisives. — Ce qui lui restait de nourriture, — il ne l'épargnait pas aux pauvres, — et le partageait soigneusement avec eux (3). — Telle était tous les jours sa coutume. — Il resta vraiment en cette ville — cinq ans au service de Dieu. — Il s'en alla alors à Jérusalem, — comme sa sagesse le lui suggéra. — Là demeura le saint homme — sept ans; alors il s'en alla — en une ville, nommée Lucques. — Là il trouva cette belle image, — que Nicodème apporta par mer, — (et) faite d'après notre Sauveur. — On l'y honorait grandement, — et par là s'augmentait le culte de Dieu. — Avec les pauvres il était assis devant le moustier. — Bien rarement il buvait et mangeait. — Ainsi il vécut de longs jours. — jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de faire connaître — quelle sainteté était en lui. — Une nuit qu'il lisait ses heures et ses prières, — écoutez ce que fit Dieu par sa volonté. »

Alors se passe une scène animée, analogue à ce que nous trouvons dans la version française. L'image de la Vierge appelle le *custos*, et lui ordonne de faire entrer le saint. A peine a-t-il mis les pieds dans l'église, que toutes les cloches se mettent à sonner. Tout le monde accourt, et, en apprenant ce qui s'est passé, de la bouche du sacristain, riches et pauvres louent le Seigneur. Mais Alexis s'effraie d'être découvert :

« Quand il vit — qu'il allait perdre (le fruit de) ses travaux, — s'il restait là jusqu'au matin, — de nuit il sortit de la ville. »

Il s'embarque pour l'Afrique, mais Dieu n'exauce pas ses désirs, et une tempête le rejette sur la côte d'Italie :

« Dieu le fit ainsi, — » poursuit la légende, « parce qu'il voulait l'éprouver. — Dans le port voisin de Rome, — on débarqua du vaisseau. »

Si les versions allemandes ont puisé, les unes dans α, les autres dans β, les différences que j'ai signalées dans ces deux rédactions doivent se retrouver dans ces versions. C'est, en effet, ce qui a lieu.

(1) v. 431. — (2) Ce trait est tiré de β, p. 165. Edit. Massmann. — (3) Encore un trait emprunté à β (id.), et qui, dans le texte latin, fait suite immédiatement au précédent.



H nous offre encore ici un résumé fidèle et complet du récit de A. B n'en est pas l'abrégé; c'est plutôt une copie ou un développement amoindri de la même source. Cette version diffère d'ailleurs de A en plusieurs points, différences qui permettent de croire à un travail original de l'auteur. Ainsi, dans B, Alexis ne va pas à Pise, ou du moins la ville où il se rend tout d'abord, et dans laquelle il passe sept ans, est aussi celle où sa sainteté est révélée, c'est-à-dire Lucques, d'après α et A; mais l'auteur de B ne connaît pas plus ce nom que celui de Pise. Les circonstances dans lesquelles la présence d'Alexis est révélée par l'image ont aussi dans B un caractère tout particulier. C'est à minuit, à l'heure où tous les jours Alexis venait à la porte de l'église pleurer ses péchés : « Alors, nous dit » l'auteur ([1]), il vint de la pluie et de la neige, — et de douleur il » tremblait. Alors prenant la parole, l'ange cria :—Lève-toi, sacris- » tain paresseux, — et de sa douleur délivre l'homme, —qui dehors » gît sur le seuil. — Autrement le froid le domptera, et il mourra » de mort. Laisse-le entrer, il en a besoin. »

Et le récit se continue à peu près comme dans A. Comme dans A aussi, Alexis prend le parti de s'éloigner, mais ce n'est pas en Afrique qu'il veut aller, c'est, comme dans β et dans les versions qui en sont issues, en Cilicie (le texte porte Célicie), là « où saint » Paul avait un moustier », nous dit l'auteur, qui semble éviter de nommer aucune ville.

Cette dernière circonstance, empruntée à β, et qui nous donne une nouvelle preuve de l'indépendance de choix qui a présidé à la rédaction de B, nous ramène aux cinq autres versions, issues, comme je l'ai dit, de β. Toutes elles suivent encore ici fidèlement cette rédaction. C'est la seule chose que je dirai de G, version fort abrégée, mais exacte, et que l'auteur semble avoir faite directement sur le latin; j'en verrais volontiers une preuve dans la manière dont il traduit le « Tarsum Ciliciæ » du texte, expression qu'il n'a pas comprise, et dont il fait un nom de ville ou de pays, *Thars-Cilicia* ([2]).

Comme G, C n'est aussi qu'une version abrégée; l'auteur de G consacre 82 vers à raconter la vie d'Alexis, l'auteur de C en met 84; pour la longueur les deux versions C et G se valent donc, mais la version C paraît écrite dans un style plus naïf, ce qui ne doit pas surprendre, puisqu'elle est de plus d'un siècle antérieure à G. Sans m'y arrêter plus longtemps, je passe aux trois autres versions.

Nous savons, par l'aveu même de Konrad, l'auteur de D, qu'il a tiré la légende d'Alexis d'un texte latin, qui ne peut d'ailleurs être

([1]) B, v. 204. — ([2]) G, v. 178.

autre que celui de la rédaction β ([1]). Nous ne pouvons donc pas être surpris des rapports qui existent entre son œuvre et l'original. Je pourrais dire la même chose de la version E; mais Konrad a donné bien plus de développement que l'auteur de E à cette partie du récit; il n'y consacre pas moins de 293 vers, tandis que ce dernier n'en a employé que 232, ce qui au reste est encore fort honnête. Ces deux versions n'offrent d'ailleurs rien de bien saillant; la seule chose que j'y remarque, c'est le tableau de la douleur causée à Rome par le départ d'Alexis, douleur mentionnée aussi par l'auteur de la version française, mais en deux vers seulement ([2]). Konrad est plus explicite ([3]) :

« Quand on eut appris à Rome, » — dit-il, « qu'il s'était mis en route, — ses amis furent alors ensevelis — dans la douleur et une grande détresse; — tous ils étaient morts à la joie, — à cause de son douloureux départ. »

Mais il est temps d'arriver à F. J'ai déjà fait remarquer le caractère tout exceptionnel de cette version. Il y a peut-être moins d'originalité dans cette partie du récit que dans ce qui avait rapport à l'éducation et au départ d'Alexis; elle est aussi relativement bien moins développée; l'auteur n'y a consacré que 304 vers, 14 de plus seulement que Konrad de Wurzbourg. Quant aux détails, je remarquerai la raison, en quelque sorte toute politique, que l'auteur donne de la douleur causée à Rome par le départ d'Alexis, ou plutôt par celle de son père ([4]) :

« Eufémien le pur — était le conseil suprême de l'empereur, — et puissant dans le Sénat; — ce n'est donc pas merveille — si la ville de Rome en particulier — fut fort attristée de la peine d'Eufémien. »

Un oubli qui me surprend, c'est celui de la comparaison, si bien faite pour charmer les esprits au moyen âge, de la fiancée d'Alexis avec une tourterelle, comparaison que donnait cependant la rédaction latine β. Mais l'auteur de F s'est relevé quand il est arrivé au moment où l'image révèle à la ville d'Edesse la sainteté d'Alexis; il a retrouvé toute son imagination, ou bien il a puisé dans une rédaction qui nous est inconnue; car il déclare, au vers 827, qu'il a lu ce qu'il raconte. « Alexis, dit-il, de grand matin était devant » l'église, — tous les jours avant qu'on l'ouvrît. Un jour vint un grand » orage, — avec grêle, pluie et vent fort, — le bon Alexis se cacha » — sous le toit en saillie de l'église, » qui ne le protège qu'imparfai-

([1]) D, v. 16 « Qu'ainsi ton sage conseil me vienne en aide, — afin que sa vie excel» lente, qui est écrite *en latin*, — soit par moi mise en allemand ». Et au v. 1361 : » Deux bourgeois de Bâle m'ont — montré une affection si vraie, — que j'ai » du latin — mis ce récit en allemand. » — ([2]) Str. XXI. — ([3]) D, v. 292. — ([4]) F, v. 798.

tement; mais il n'en loua pas moins Dieu «, bien qu'il fût tout mouillé », dit l'auteur; « mais cela, ajoute-t-il, lui était un amuse- » ment », et développant ce thème, il nous raconte comment Alexis, sans s'occuper de la pluie, attendit le jour. Le sacristain se lève alors, et (je reprends le récit de F) « suivant sa coutume », entre dans l'église. « Alors (¹) il vit debout devant l'autel — une » vierge bien faite, — belle et charmante; — elle ressemblait à » Marie, mère de Dieu, — était vêtue de beaux habits. — Sur sa » tête elle portait une couronne — dont les pierreries rendaient » un brillant éclat, — ses vêtements étaient d'or, — d'elle émanait » un doux parfum. — Le sacristain fut si effrayé, — qu'il » ne savait que faire. — La vierge dit aussitôt : » Et, comme l'image de A et des autres versions, elle lui donne l'ordre de faire entrer Alexis, et lui révèle qui il est. Alexis est découvert; mais se rappelant les enseignements de son maître Jésus-Christ, « la » source de toute sagesse, » qui s'enfuit alors qu'on voulut lui offrir la couronne à Capharnaum (²), il prend lui aussi la résolution de se dérober par la fuite aux hommages dont il pourrait être l'objet. Nous retrouvons ici le fond commun de la légende; mais le résumé que je viens de faire montre comme elle change sous la plume de l'auteur de F. Seul il nous parle d'une apparition, tandis que toutes les autres versions, latines, grecques, françaises et allemandes, font mention uniquement de la statue de la vierge. L'orage de grêle et de pluie qui éclate au moment où va se faire la révélation a son pendant dans celui de neige, dont il est question dans B; et, si l'auteur de cette dernière version avait parlé aussi d'une apparition, comme celui de F, j'aurais été porté à croire à l'existence d'une troisième rédaction latine, connue seulement de ces deux auteurs, mais la ressemblance ne portant que sur un détail secondaire, le mieux, je crois, est de la constater, sans chercher à l'expliquer.

Les évènements qu'il me reste à examiner se divisent naturellement en deux parties : ceux qui précèdent et ceux qui suivent la mort d'Alexis. Je parlerai d'abord des premiers.

Faisant, au début de cette étude, une classification générale des versions allemandes, j'ai pris pour caractère distinctif et fondamental le rôle que joue dans la légende la fiancée d'Alexis. J'ai trouvé aussi une autre différence, secondaire il est vrai, dans le récit de l'éducation d'Alexis et dans les entretiens qu'il a avec Adriatica avant son départ. Plus tard, j'ai constaté une différence non moins caractéristique que la première dans le tableau des pérégrinations d'Alexis; j'en trouve, dans la partie de la légende où

(¹) F, v. 859. — (²) v. 917.

je suis arrivé, un autre que je pourrais rapprocher de ces différences secondaires dont je parlais tout à l'heure; c'est dans les longs entretiens du saint avec les siens, entretiens que β ignore, et sur lesquels, au contraire, α s'étend avec complaisance. Non moins que les rédactions latines, les versions allemandes diffèrent sur ce point.

L'auteur de A, qui cherche surtout ses inspirations dans α, après avoir conduit Alexis à Rome, nous montre tout d'abord les craintes qu'il éprouve : « Redeviendra-t-il le partage du monde, » auquel il a renoncé? Cette pensée l'effraie; mais il se rassure en pensant combien il est changé; et croyant que personne ne « doit plus avoir » pitié de sa misère que ceux dont il est né, » il se décide à aller trouver son père. Il le rencontre qui « revenait de l'église en son » palais. » — « Eufémien (1), lui dit-il alors, homme vertueux, — » daigne avoir pitié de ma grande misère. — Daigne, à l'avenir, me » nourrir — des miettes qui tombent — de ta table. Au nom de Dieu, » qui t'a créé, — donne-moi dans ta maison un asile, où malheureux » indigent je puisse reposer. — Au nom de Dieu, laisse-toi toucher, » — et au nom de ton fils unique, — avec qui toute joie t'a été » enlevée. »

Au nom de son fils, Eufémien s'émeut; et, appelant un serviteur, il lui recommande de prendre soin de l'étranger. On prépare un logement à Alexis près de l'escalier du palais; c'est là qu'il passera dix-sept ans, jeûnant et priant, en butte aux insultes et aux risées des valets de son père. Je n'insiste pas sur ces faits, qui, se trouvant dans β, sont mentionnés aussi dans la version française. Mais là se borne le récit dans β, et par suite dans les versions qui en sont directement issues; α, au contraire, nous montre Alexis visité par son père, par sa mère et par sa fiancée, qui viennent s'entretenir avec lui. L'auteur de A, s'inspirant de α, n'a pas consacré moins de 70 vers à nous raconter ces scènes touchantes; je vais en traduire quelques-uns (2) :

« Il avait aussi pitié de la bru — veuve et vierge à la fois; — il lui lisait mainte souffrance — de son bien-aimé qu'il nommait. — Il disait, lui qui le connaissait bien, — qu'il avait reçu l'aumône avec lui, — et qu'il s'était retiré loin du monde. — « C'est un pèlerin comme moi, » (ajoutait-il). — Mais elle : « Au nom de Dieu, renseigne-moi. — Fais-moi connaître ton nom. » — Il dit : « Je m'appelle *Soumis à Dieu*; — mon nom t'est connu. » — Adriatica reprit : « Eh bien! parle-moi encore plus de mon malheur. — Était-il jeune ou vieux? » — Il dit : « Juste comme je suis, bien bouclés étaient ses cheveux. — Mais il » était défiguré — par la misère et la peine. — Il m'a donné aussi en souvenir » — sa panetière et son bourdon. — J'ai l'une et l'autre avec moi. » — Elle dit : « Ami, — comment se nommait-il? » — « Il répondait au nom d'Alexis. »

(1) A, v. 562. — (2) v. 614.

— Elle dit : « S'est-il jamais souvenu de moi ? » — « Oui ; il t'a donné un anneau » en partant, — (à garder) aussi longtemps que Dieu te laissera vivre. — Il » disait comment il se sépara de toi ; — il ne m'a point caché ta douleur » profonde, — car il se confiait bien en moi ; — il me disait sans détour — tout » ce qui lui était arrivé. — Je découvris aussi en lui que son cœur était plein de » chagrin. — Il me dit en particulier — que sa misère lui faisait moins de peine » — que d'avoir laissé son père, sa mère Aglaé, — et toi dans un grand deuil ; » souvent cela le frappait au cœur. » — « A-t-il jamais pensé à revenir ? » — « Je » ne le lui ai jamais entendu dire. » — « S'est-il repenti de son départ ? » — « Je ne m'en suis jamais aperçu. »

C'est ainsi qu'Alexis s'entretenait avec sa fiancée et, ajoute le poète : « Elle pouvait rarement se séparer de lui, — que la nuit ne » commençât ;—le matin tôt elle allait vers lui, —et demandait plus » encore de son bien-aimé. » Mais Alexis ne se trahit pas ; seulement, nous dit l'auteur, « il trouvait une grande consolation, —et » qui souvent le délivrait de chagrin, dans la fidélité que lui gardait » son épouse, — qui bien rarement s'éloignait de lui. »

Dans son résumé, l'auteur de H a encore ici suivi fidèlement le récit de A. Quant à la rédaction B, que nous avons vue s'accorder si souvent avec A, elle en diffère ici complètement ; le rédacteur ignore les entretiens d'Alexis et d'Adriatica, et paraît, pour toute cette partie de la légende, s'être inspiré de β. C'est dans cette version qu'ont aussi puisé, comme précédemment, les rédacteurs de C, D, E et G.

L'auteur de C a reproduit avec exactitude ce qu'il trouvait dans β, et sa version n'offre, pas plus ici qu'ailleurs, rien de remarquable ; G mérite encore moins de nous arrêter ; je laisse donc ces deux versions pour arriver à D.

Bien que Konrad ait fidèlement suivi β, qui a donné si peu de développement à cette partie du récit, il n'a pu résister à son habitude d'amplification, et il a raconté fort longuement l'indécision et les craintes d'Alexis à son arrivée à Rome, et son entrevue avec son père. Mais ce qui paraît le plus l'avoir frappé, c'est la vie d'austérité du saint, sa misère et son abaissement profond ; il s'anime à ce souvenir, et il faut voir comme, dans son langage naïf, il sait trouver des expressions pittoresques pour rehausser la gloire et le mérite d'Alexis ; c'est pour lui tour à tour « le héros de Dieu » (Gotes Degen, v. 676), « le champion de Dieu » (Gotes Kämpe, v. 708), « le chevalier de Dieu » (Gotes Ritter, v. 716). Mais, malgré tout, il reste fidèle à la légende primitive ; Alexis se renferme dans un silence absolu : « Jamais, dit Konrad, v. 721, il » ne leur adressa la parole ; » mais il ne peut s'empêcher d'en témoigner presque aussitôt son étonnement ; on sent qu'il appartient, si je puis m'exprimer ainsi, à une époque plus humaine que l'auteur de la version française, qui trouve tout naturel le silence

et l'indifférence d'Alexis, et ajoute froidement, après nous avoir montré le saint insensible à la douleur des siens (str. XLIX) :

« Dans Alexis le met el consirrer. »

et à la strophe suivante, comme pour en donner l'explication :

« Plus aimet deu que trestout son linage. »

La version E tient, à bien des égards, une place intermédiaire entre D et F; cette portion du récit s'y trouve d'ailleurs assez négligée et peu développée; elle ne renferme que 118 vers; Konrad en avait mis 203, près du double, et l'auteur de F en consacre 279 au même sujet. La seule chose qui me paraisse offrir ici dans E quelque originalité, c'est le tableau touchant de la douleur des parents d'Alexis, douleur qui au reste ne l'émeut point. Je ne m'en occuperai pas plus que lui, et je passe tout de suite à la version F.

J'ai déjà fait remarquer le caractère tout particulier de cette version; j'en trouve ici une nouvelle preuve. Après avoir raconté, sans doute d'après β, et à peu près comme les versions dont je viens de parler, mais seulement avec un peu plus de détail, l'arrivée d'Alexis à Rome, sa rencontre avec son père et son installation dans sa propre maison, après avoir fait un tableau animé de la vie de misère et de mortification à laquelle se soumet le saint, l'auteur abandonne tout à coup la rédaction qu'il paraissait suivre, et loin de nous montrer, comme β, Alexis vivant seul et à l'écart, et ses hôtes passant près de lui sans le remarquer, il raconte, longuement suivant son habitude, les entretiens que le saint, à ce qu'il suppose, eut avec sa fiancée, et c'est à Alexis lui-même, qu'elle ne connaît pas, qu'il fait dire par Adriatica toute la douleur que lui a causée son départ. Il y a là quelque chose de dramatique et d'original qui ne se retrouve dans aucune des versions issues de β, et qui diffère même profondément de ce qu'on lit dans A. Malheureusement, l'auteur détruit en partie lui-même l'effet de ce récit saisissant, en se perdant dans des réflexions qui, sans être étrangères au sujet, semblent assez inutiles; et on aspire, pour en être délivré, après le moment où il annoncera la mort du saint, ce qui n'arrive qu'au vers 1219. C'est cet évènement, qui forme en quelque sorte le *nœud* de la légende, et qui en est au moins l'épisode capital, qu'il me reste maintenant à examiner.

Cet épisode occupe une grande place dans presque toutes les versions issues de β, comme dans cette rédaction elle-même, je ferai deux parts des évènements qui le constituent; dans la première, je mettrai ceux qui précèdent ou accompagnent la mort

du saint, jusqu'au moment où on le trouve étendu sans vie « sur sa paille » (1); la seconde renfermera ceux qui suivent, c'est-à-dire d'abord ce qu'on pourrait appeler la *reconnaissance;* puis le tableau de la douleur qu'éprouvent le père, la mère et la fiancée d'Alexis, en apprenant qui il est; ensuite, la cérémonie de l'enterrement; et enfin, pour les versions issues de α du moins, le récit de la mort d'Eufémien, d'Aglaé et d'Adriatica.

La première partie ne présente, si j'en excepte la version B, que des différences de détail; l'ensemble du récit est le même dans toutes les autres versions. Dieu ayant résolu de mettre un terme aux souffrances et aux épreuves d'Alexis, lui envoie le pressentiment de sa mort; le saint se fait apporter du papier et de l'encre, et écrit l'histoire de sa vie dans une lettre qu'il garde dans sa main; après quoi il se couche pour ne plus se relever. Cependant, il y avait à Rome un grand concours de peuple; les deux empereurs Arcadius et Honorius s'y trouvaient; tout à coup, les cloches des diverses églises se mettent à sonner, et une voix, se faisant entendre dans celle de Saint-Jean-de-Latran, annonce la mort de l'homme de Dieu. Ici, les versions latines présentent une différence assez notable : α suppose que la voix ordonne tout d'abord de chercher dans la maison d'Eufémien; celui-ci, entendant ces paroles, se rend aussitôt chez lui, où il apprend, de la bouche du serviteur d'Alexis, quelle a été la vie de sainteté de ce dernier, et comment il est mort, au moment même où les cloches se sont mises à sonner. β, au contraire, fait faire d'abord des recherches inutiles, après quoi le peuple, rassemblé de nouveau, apprend de la voix que l'homme de Dieu se trouve dans la maison d'Eufémien. Eufémien, accusé de l'avoir, en quelque sorte, caché à tous les regards, s'excuse, et envoie aux informations. Enfin, il se rend lui-même chez lui, suivi des deux empereurs; là, il apprend de la bouche du serviteur d'Alexis la mort de celui-ci; il court au lieu où il reposait, et l'ayant trouvé et reconnu, il revient en toute hâte faire part de sa découverte aux empereurs et au pape. On le voit, le récit est plus complet et plus dramatique dans β que dans α; et nous devons nous attendre à trouver des différences analogues dans les versions allemandes, suivant qu'elles sont issues de l'une ou de l'autre rédaction. Mais une circonstance qui ne se trouve ni dans α ni dans β, et que nous rencontrons dans la seule version B, c'est qu'Alexis, au lieu d'écrire sa vie lui-même, la reçoit tout écrite des mains d'un ange. C'est là un fait important à signaler, et qu'il faut ajouter aux particularités que nous a déjà offertes la version B.

(1) F, v. 1273.

J'arrive au récit de A [1] :

« Alors, Dieu voulut mettre un terme — à la vie douloureuse qu'il avait supportée mainte année. — Il appela son serviteur : « Procure-moi, — pour » l'amour de Dieu, de l'encre, une plume et du papier, — et fais-le à temps. » Quand cela lui fut donné, — il écrivit avec réflexion tout ce qui lui était arrivé, — comme on le lut depuis dans la lettre... »

Il terminait en priant instamment son père et sa mère « de » daigner, après sa mort, — donner son héritage à Dieu; — ce » qu'ils firent, ajoute la légende [2], bien volontiers. » L'auteur nous parle ensuite d'une réunion nombreuse de grands et de clercs, qui se trouvaient alors à Rome, mais sans dire qui les y avait amenés; α, qui a fourni ce trait, suppose qu'il y avait alors un concile, assemblé pour condamner je ne sais plus quelle hérésie; puis comme β, — circonstance qu'on retrouve dans les huit versions allemandes, — il nous montre les deux empereurs à Rome, où l'un d'eux cependant n'est jamais venu.

Mais je continue le récit d'après A [3] :

« Dieu ne voulut pas différer — de mettre à exécution en ce jour — ce qu'il avait décidé pour Alexis. — Alexis mourut cependant — que le pape travaillait là — avec les empereurs au bien de l'empire. — Que vous dirai-je de plus? — Dieu prit son âme à lui, — vite elle fut au ciel. — Sa mort fut bien inconnue, excepté à celui, de la main de qui — son âme fut reçue. »

Dans F [4], des anges descendent du ciel pour recevoir l'âme d'Alexis. J'ai dit plus haut que l'auteur de B suppose qu'un ange apportait au saint la lettre destinée à faire connaître sa vie; cette intervention des anges dans deux versions qui nous ont déjà offert plus d'un trait de ressemblance est remarquable, bien qu'elle n'ait pas lieu pour la même cause. Les autres versions se bornent à mentionner la mort d'Alexis, sans donner aucun détail à cet égard. Une seule, et c'est encore B, nous dit que cette mort arrive le vendredi saint : nouvelle particularité de cette version que je signale au passage. Mais revenons au récit de A [5].

« Quand le pur fut trépassé, — les cloches toutes ensemble — se mirent à sonner — à cette heure à Rome — et partout à Lateran; le peuple commença à s'étonner. — Ils dirent : Seigneur, que signifie — cette forte sonnerie? — Ce leur resta cependant inconnu; — cela se faisait sans le secours de main d'homme; Dieu lui-même était le sonneur. — Écoutez maintenant le récit — de ce qui arriva dans l'église. — Une voix parla bien fort — du haut de l'autel : — « Écoutez de partout, vous princes, et vous nobles Romains; — il vous arrivera » malheur, — si vous ne recherchez celui — qu'honore Dieu aujourd'hui, — » pour qui il a sonné lui-même, — et qui est trépassé en cette ville; — honorez-» le soigneusement, — et accroissez en lui la gloire de Dieu, — afin qu'il prie » pour vous et pour la ville. »

[1] v. 687. — [2] A, v. 709. — [3] v. 744. — [4] F, v. 1273. — [5] v. 757.

Et la voix conclut en disant qu'il est mort dans la maison d'Eufémien.

« Eufémien à ce mot rougit, — quand tous le regardèrent. — Il dit : Dieu le sait, à qui j'appartiens ; — ceci m'est bien inconnu ; — cependant je vais y aller à l'instant, — et je vous ferai connaître la vérité. »

Quiconque a présent à l'esprit le récit de la version française, voit combien il diffère de celui de A ; une différence analogue se retrouve entre ce dernier récit et ceux des versions D, E, C et G, issues, comme la version française de β ; B et F se rapprochent ici beaucoup plus de la donnée de α que de celle de β ; quant à H, c'est encore dans toute cette partie un abrégé fidèle de A. Mais tandis que les autres versions nous parlent d'une voix (qui dans A se fait entendre du haut de l'autel, et que dans toutes on peut regarder comme une voix du ciel), dans B (v. 352), c'est un jeune enfant, qui révèle la mort d'Alexis au peuple assemblé. Cette révélation a lieu d'ailleurs, comme la mort du saint dans cette version, le vendredi saint ; A ne nous dit pas quel jour se passe l'évènement ; C, E, G, et même H, le placent un dimanche, mais, comme β d'ailleurs, sans indiquer lequel ; D et F supposent que la voix se fait entendre le dimanche des Rameaux ; et D fait de plus annoncer, par cette même voix, la mort d'Alexis pour le vendredi saint, jour où, comme nous l'avons vu, elle a lieu dans B. On voit combien les versions allemandes diffèrent dans ce passage, et en particulier l'accord que j'avais signalé précédemment entre B et F cesse presque complètement ici.

Mais revenons à Eufémien. En se rendant chez lui, il rencontre, d'après A (1), le serviteur d'Alexis, qui, comme poussé par un remords secret d'avoir tu jusque-là les vertus de son maître, venait précisément lui raconter quelle avait été la vie de sainteté et d'abnégation de l'étranger. Eufémien se hâte d'aller à sa recherche, mais il le trouve mort. « Alors, dit le poète (2), vite il s'agenouilla » devant lui, — et lui enleva le drap de dessus les yeux ; — son » visage empourpré brillait — comme une rose qui fleurit. » Eufémien aperçoit aussi la lettre, la veut prendre, mais comme le mort la lui refuse, il s'effraie, court vite annoncer au pape et aux empereurs ce qu'il a vu ; bientôt, cependant, il revient avec eux et une grande foule de peuple, attirée par le bruit de ce qui vient d'arriver.

Cette portion du récit, très abrégée dans B, C et G, n'offre pas dans les autres versions de différences considérables. Il n'en est pas de même dans ce qui va suivre.

(1) A, v. 793. — (2) A, v. 815.

Ce qui permet tout d'abord de classer les versions allemandes, c'est, comme je l'ai dit au commencement de cette étude ([1]), le plus ou moins d'importance qu'elles accordent au rôle joué par la fiancée dans la légende; nous voici à un de ces moments où Adriatica passe au premier plan dans la rédaction α, tandis que β la néglige ou la laisse évidemment au second. Arrivé avec la foule en présence du corps d'Alexis, Eufémien s'efforce encore, mais en vain, de prendre la lettre; la tentative que font les empereurs et le pape est tout aussi inutile; alors Adriatica s'approche et vient essayer à son tour si elle ne pourrait pas obtenir cette lettre, qui sans doute contient le secret de la vie de l'étranger, et aussitôt le mort la lui présente. A et H ont fidèlement conservé ce trait fourni par α; il se retrouve aussi dans B; mais F ne l'a pas connu, et ici, cette version se rapproche des rédactions C, D, E, G, issues plus ou moins de β, et qui toutes, comme β, font donner par Alexis la lettre au pape. Je traduis quelques vers de cette scène, telle que A nous la présente ([2]):

« Le père essaie de nouveau (pour voir) — si Dieu prendrait souci de ses services. — Il voulut alors arracher la lettre; — le mort ne voulut pas la lui laisser. — Les empereurs s'agenouillèrent, — ils se consultèrent longuement; — ils dirent de la même bouche : — « Seigneur, accorde-le nous; — bien que » nous soyons pécheurs, — fais cependant paraître en nous — que nous » sommes les chefs de la chrétienté — après toi sur terre; — laisse-nous » prendre la lettre. » — Aussitôt ils étendirent la main vers la lettre; — le mort ne voulut pas la lâcher. — Le pape aussi s'approcha; — il se mit à genoux — lui qui pourtant était le plus grand de tous. — Quoi qu'il dit ou qu'il lût, — Alexis ne voulut pas lui donner la lettre. — Alors se tenait de côté — son *amie* ([3]) Adriatica: — elle pensa alors ainsi : — En la lettre pourrait bien se trouver quelque chose — que mon bien-aimé eût confié — à l'homme qui souffrait ici; — ne pourrait-il pas me la donner — et la conserver pour moi seule? — Elle s'avança en pleurant; — quand elle fut plus près, — la main s'ouvrit aussitôt, — et lui tendit la lettre. — Qui vit jamais merveille aussi grande ! Elle donna sur l'heure la lettre — à un clerc, pour qu'il leur fit connaître — ce qui y était écrit. »

On sait ce qui arrive. La lettre apprend à la foule assemblée que l'étranger est le fils d'Eufémien. A cette nouvelle, ce dernier est saisi d'une douleur profonde et éclate en plaintes et en sanglots, « comme David, dit le narrateur ([4]), quand fut tué son fils, le bel » Absalon. » Ensuite survient Aglaé, qui ne se plaint pas moins longuement qu'Eufémien. Enfin vient le tour d'Adriatica, dont la

([1]) P. 7.
([2]) v. 851. — ([3]) L'auteur allemand s'est servi du mot français lui-même *amie*. C'est un exemple curieux d'introduction, dès le moyen âge, de mots français dans la langue allemande, où ils pénétrèrent, comme on sait, en si grande abondance au XVII[e] siècle. — ([4]) v. 919.

douleur cependant est moins éloquente ou moins expansive que celle du père et de la mère. Ces plaintes sont presque en entier tirées de la rédaction β, bien plus dramatique dans cette partie du récit que α. Cette dernière rédaction n'a fourni que quelques vers des plaintes d'Eufémien et d'Aglaé; je crois donc inutile de traduire ce passage, et je renvoie à la version française (1), qui s'est pour cette scène si heureusement inspirée de β, et où on la trouvera sous une forme beaucoup plus originale et dans un langage bien plus saisissant.

Les plaintes que font entendre le père et la mère d'Alexis, en retrouvant leur fils dans l'étranger, mort, après avoir été dix-sept ans leur hôte inconnu, existant déjà dans les deux rédactions latines, nous ne devons pas être surpris de les rencontrer dans les huit versions allemandes. F, version si riche en développements dans tout ce qui précède, est ici toutefois, contre son habitude, assez laconique; il n'en est pas de même de E et de D, qui consacrent, E près de 200 vers, et D plus de 250, à raconter ce que disent, après la lecture de la lettre, le père, la mère et la fiancée d'Alexis, et font encore suivre leurs plaintes du tableau de la douleur générale. Quant à B, C, G et H, ils donnent, comme presque toujours, le résumé ou la substance de ce qui est développé dans les autres versions. Mais je reviens à l'analyse de la légende, telle que l'ont conçue et traitée les auteurs allemands.

Après la scène si dramatique de ce que j'ai appelé la reconnaissance, le pape donne l'ordre de procéder à l'enterrement du saint. Les empereurs lui font faire « un cercueil fort et solide », et bientôt le convoi se met en marche. Mais aussitôt des miracles éclatent de toutes parts (2) : «Les lépreux guérissent,—les aveugles voient sur » l'heure —sitôt qu'ils touchent—le saint homme;—ceux qui étaient » possédés du démon—sont délivrés de sa violence.» Pour disperser la foule qui se presse autour de la bière, les empereurs donnent l'ordre de jeter par les rues quantité de pièces d'or et d'argent; mais le peuple n'y prend garde, et, ajoute le chroniqueur (3), «ils » ne les prisaient pas plus que des pierres; — ils couraient tous » ensemble vers le saint, laissant par terre l'or et l'argent.» Alors le pape et les empereurs se chargent eux-mêmes de la bière, qu'ils déposent dans l'église de Saint-Boniface. B ne parle pas de l'argent jeté au peuple par l'ordre des empereurs; mais ce trait se retrouve dans toutes les autres versions, qui présentent dans cette partie de la légende, pour tout ce qui suit jusqu'à l'enterrement d'Alexis, la plus grande ressemblance.

(1) Str. LXXVIII et suiv. — (2) A, v. 1047. — (3) A, v. 1063.

Après que le corps est resté sept jours dans l'église où on l'avait provisoirement porté, les empereurs le font mettre dans un cercueil incrusté d'or et de pierres précieuses. Au moment où on l'y dépose « une odeur délicieuse s'en exhale, semblable aux parfums les plus » exquis, et riches et pauvres s'en réjouissent », fait remarquer le poète (¹).

La rédaction β se termine à l'enterrement d'Alexis; c'est là aussi que les versions C, D, E et H finissent leur récit, en se bornant à ajouter un souhait ou une exhortation au bien, ou encore en le faisant suivre, comme l'auteur de D, Konrad de Wurzbourg, des raisons qui l'ont fait écrire. Il n'en est pas de même de α; l'auteur de cette rédaction a cru devoir nous mettre au courant de ce qu'il advient du père, de la mère et de la fiancée d'Alexis, et le rédacteur de A l'a suivi fidèlement en ce point.

Après nous avoir dit qu'Eufémien fit construire un « moustier » fort grand », auquel était contigu un cloître (²), après nous avoir raconté les nouveaux miracles qui se firent dans cette église, l'auteur ajoute (³) :

« Après cela, au bout de deux ans — mourut vraiment Eufémien. — Asile lui fut donné — près de son fils. — Ensuite, en bien peu de temps, — décéda aussi la mère, — et elle fut enterrée ailleurs... — Adriatica mourut la dernière, — et par ses prières obtint — qu'on la déposât dans le cercueil (d'Alexis). — Là arriva un grand miracle; — on ouvrit le cercueil avec soin; — les os y reposaient blancs comme neige, — ils reculèrent et lui firent place. — Par signe il priait qu'on l'y déposât; — il étendit alors le bras; — là on mit la pure : femmes et hommes en furent témoins. »

L'auteur de H qui suit presque toujours si fidèlement A, a omis ce trait; il se borne, après avoir raconté les miracles opérés sur le tombeau d'Alexis, à nous dire qu'Eufémien mourut bientôt après, et reçut la récompense qu'il méritait. B, qui nous a offert plus d'un point de ressemblance avec A, ne dit pas non plus que la fiancée d'Alexis fut enterrée près de lui; mais il ne s'arrête point à l'enterrement du saint, et, comme A, il tient à nous faire savoir ce que devinrent tous les personnages de la légende. Son père et sa mère, nous dit-il, « menèrent une vie pure, et sa douce fiancée fut » jusqu'au moment de sa mort la fiancée de Dieu »; enfin « tous » trois furent réunis dans le ciel ». F, non seulement nous met, comme A et B, au courant de ce que deviennent le père et la mère d'Alexis, ainsi que sa fiancée, mais, comme A, il raconte l'enterrement si touchant d'Adriatica; récit que l'auteur fait suivre d'une assez longue prière. Cette prière, ou ces souhaits,

(¹) A, v. 1092. — (²) A, v. 1097. — (³) A, v. 1117.

se retrouvent d'ailleurs plus ou moins développés dans toutes les versions.

J'ai fini l'examen que je m'étais proposé de faire. Il résulte, je crois, d'une manière incontestable de ce que j'ai dit, que des huit versions allemandes six sont issues directement des rédactions latines α et β. L'auteur de A a, comme je l'ai montré, connu ces deux rédactions, qu'il a su fondre assez heureusement dans son remaniement; H est un abrégé de A, mais a omis le trait final de cette dernière version; C, D et E sont sortis de β; G en est issu également, mais a connu, soit directement, soit par l'intermédiaire de A, quelques traits de α. Quant à B et à F, il est très difficile de dire d'une manière certaine quelle en est l'origine; ces deux versions présentent de grandes ressemblances, mais aussi des différences non moins grandes; dans toutes deux on rencontre des traits qui se retrouvent dans α et β; mais elles en renferment aussi qu'on n'y voit pas. Si ces traits, inconnus à β et à α, leur étaient communs à toutes deux, je serais porté à admettre que ces versions dériveraient l'une et l'autre d'une rédaction latine ou d'une version allemande que nous n'avons point; mais comme elles ont chacune des traits qui leur appartiennent en propre, cette supposition me paraît inadmissible, et je n'irai point jusqu'à admettre l'existence de deux autres textes perdus pour nous, et d'où elles seraient sorties. Je préfère supposer que les auteurs de ces versions ont, comme celui de A, connu les deux rédactions latines α et β; mais qu'ils y ont puisé avec une grande liberté, sans se soucier de fondre ensemble les renseignements qu'ils y trouvaient, et en se permettant à l'occasion d'y ajouter un peu de leur propre fonds. Quoi qu'il en soit, par cette liberté d'invention, ces deux versions occupent, comme je l'ai déjà fait remarquer, une place à part parmi les huit que nous possédons.

Il conviendrait peut-être maintenant de dire quelques mots de la valeur littéraire de ces versions. Massmann assigne la première place à la version A, et il faut reconnaître qu'elle se recommande par l'exactitude des faits, et aussi par la naïveté du langage; mais l'auteur a peu d'invention, et a mis parfois un peu de confusion dans les emprunts qu'il a faits à α et à β. B, dans sa brièveté, a un caractère de fraîcheur et d'originalité que j'ai déjà fait remarquer. C et G sont des abrégés sans grande valeur poétique; on en peut dire à peu près autant de H. D et E, inspirées par β, ont développé outre mesure peut-être les évènements postérieurs à la mort d'Alexis, défaut surtout sensible dans E; on y trouve aussi des réflexions fort longues et parfois fatigantes; mais D a souvent une véritable originalité d'expression, et le récit y est bien conduit. Quant à F, si l'auteur est, plus encore que Konrad, tombé souvent

dans des digressions qui s'écartent trop du sujet, on ne peut lui refuser un véritable talent de mise en scène; il a su aussi répandre sur son récit un intérêt dramatique incontestable.

Tel est, je crois, ce qu'on peut dire de plus précis sur ces versions, dont le nombre et la variété témoignent, ainsi que je l'ai remarqué au commencement de cette étude, du charme qu'exerça, pendant près de trois siècles, sur les imaginations allemandes, la légende de saint Alexis, et de l'intérêt qu'elle excita, pendant tout le moyen âge, de l'autre côté du Rhin.

Extrait des *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*
nos 3 et 4, 2e année (1880).

Bordeaux. — Imp. G. Gounouilhou rue Guiraude, 11.